

« Bamboula », genèse d'une insulte raciste

Un terme « convenable », voire « affectueux » : les propos d'un policier et d'un magistrat sur l'affaire Théo L. témoignent d'un racisme paternaliste et colonial.



Manifestation à Bobigny, le 11 février, en soutien à Théo L., victime d'un viol présumé lors d'une intervention de police le 2 février. BENJAMIN GIRETTE

Il s'agit d'un mot tout simple, qui désigne à l'origine un tambour africain. Un mot rond et chantant dont les sonorités douces cachent un poison. Celui-ci est réapparu tout récemment, alors que la colère grondait dans les quartiers après l'agression du jeune Noir Théo L. par des policiers, à Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), le 2 février. « *Bamboula* » : il a suffi que ce terme soit commenté sur une chaîne publique de télévision par un syndicaliste policier pour que la polémique enfle, aussitôt relayée par les réseaux sociaux. Car, derrière cette injure raciste, interdite d'usage par la loi, c'est tout le passé colonialiste de la France qui a soudain ressurgi. Et, avec lui, un cortège de termes et d'images qui continuent d'imprégner notre inconscient collectif, tous représentatifs du « bon Noir » assagi par la domination blanche.

La scène se passe jeudi 9 février, sur le plateau de l'émission « C dans l'air » de France 5. Luc Poignant, syndicaliste Unité SGP-FO, est interrogé par Caroline Roux sur les rapports tendus entre policiers et jeunes des cités. « *“Bamboula”, d'accord, ça ne doit pas se dire, etc., mais ça reste à peu près convenable* », lâche le policier. « *Non* », rétorque aussitôt la journaliste.

Le soir même, le ministre de l'intérieur Bruno Le Roux condamne les propos de Luc Poignant, rappelant dans un communiqué qu'« *en toutes circonstances l'exemplarité, l'éthique, le respect des personnes et celui des valeurs de la République doivent guider l'action et le comportement des forces de l'ordre* ».

Le syndicat Unité SGP-FO apporte aussitôt « *un démenti formel aux propos tenus par son représentant* ». Dès le 9 février au soir, Luc Poignant s'excuse sur RTL, et déclare le lendemain à France Info : « *Le mot "convenable" a été mal choisi de ma part, il ne correspond ni à ce que je suis ni à l'esprit de mon propos.* »

« De grands enfants pas encore entrés dans l'histoire »

L'affaire aurait pu s'arrêter là si elle n'avait déclenché une avalanche de réactions sur les réseaux sociaux. Dont celle, à rebours des protestations indignées, de l'ex-magistrat Philippe Bilger. « *On a fait un drame de #Bamboula. Me souviens de mes années de collège où ce terme était beaucoup plus sympa, presque affectueux, que raciste !* », poste-t-il sur Twitter le 10 février.

Philippe Bilger n'est certes pas un militant acharné de l'antiracisme : au nom de la liberté d'expression, il a souvent pris la défense du polémiste Eric Zemmour, plusieurs fois condamné par la justice pour provocation à la haine raciale. Mais le qualificatif « *affectueux* » touche juste. C'est là toute l'ambiguïté de certains termes racistes associés au colonialisme d'antan.

« *En un sens, Philippe Bilger n'a pas tort, car le paternalisme de l'époque se voulait affectueux. On parlait des Africains de façon bienveillante, comme de grands enfants pas encore entrés dans l'histoire, proches de la nature. Le racisme est parfois pavé de bonnes intentions. Mais l'enfer aussi* », commente Louis-Georges Tin, président du Conseil représentatif des associations noires de France. Il n'en rappelle pas moins que « *personne, en France, n'ignore que "bamboula" est une insulte, ce qui souligne le caractère racial de l'affaire Théo* ». Une insulte, donc. Mais depuis quand ?



L'affaire des violences policières à Aulnay ravive l'histoire de la mort de Zyed et Bouna à Clichy Sous Bois en 2005. HERVE LEQUEUX / HANSLUCAS POUR LE MONDE

La Grande Guerre et les tirailleurs algériens

Pour comprendre l'origine de ce mot et sa dérive péjorative, il faut lire l'ouvrage que vient de publier la linguiste et sémiologue Marie Treps, *Maudits mots. La fabrique des insultes racistes* (TohuBohu, 328 p., 20 euros). On y apprend que « bamboula » est issu de *ka-mombulon* et *kam-bumbulu*, qui signifient « tambour » dans les langues sara et bola parlées sur les côtes occidentales de l'Afrique.

« Il y a dans la relation coloniale du mépris, de la condescendance, de la supériorité, mais aussi de l'affectif », explique l'historienne Myriam Cottias.

Mentionné pour la première fois dans un écrit datant de 1685 sous la forme « kamboula », le mot réapparaît en 1714, dans un récit de voyage en Assinie – aujourd'hui la Côte d'Ivoire. Désormais de genre féminin, il se fixe sous la forme « bamboula » et désigne « une danse de nègres » au son du tambour. « Là encore, il s'agit d'un terme simplement culturel, constate Marie Treps. *C'est au XIXe siècle, dans la perspective de la colonisation, que les choses se gâtent.* » La « bamboula » se met alors à désigner une danse violente et primitive. Et c'est pendant la guerre de 1914-1918, avec l'arrivée de tirailleurs algériens et sénégalais sur le front français, que le terme prend son sens le plus méprisant.

« Dans l'argot militaire des tirailleurs algériens, “faire la bamboula” devient synonyme de “se saouler comme un nègre” – soit une expression très péjorative », poursuit la linguiste. Pendant cette même guerre se développent des clichés proprement racistes qui se propagent rapidement dans l'inconscient collectif, notamment par l'image. Le numéro de la revue *L'Illustration* le plus abondamment illustré sur le conflit est ainsi tiré à 300 000 exemplaires, et le Noir y est largement représenté.

« L'imagerie incarne la barbarie domestiquée par la colonisation, précise Marie Treps. Elle allie la sauvagerie (cannibalisme, sexualité animale) à l'humanité (sympathie, rire). Avec parfois un humour grinçant : les tirailleurs sénégalais s'étant distingués par leur courage pendant cette guerre, cela se traduit, par exemple, dans les illustrations de l'époque, par un Noir menaçant un Allemand de sodomie. »

Banania ou le Noir souriant au nom ridicule

Au sortir de la première guerre mondiale, le terme culturel « bamboula » est donc clairement devenu un qualificatif raciste. Il l'est encore de nos jours, mais sa connotation péjorative s'est adoucie. « *Il existait dans les années 1930 une série de livres pour enfants intitulée Les Aventures de Bamboula. C'était un petit Africain avec un visage tout rond, des lèvres très rouges et des cheveux en tire-bouchon, la caricature du petit négriillon naïf dont on pouvait se moquer en permanence* », rappelle ainsi l'historienne Myriam Cottias, directrice de recherche au CNRS et spécialiste de l'esclavage.

A la même époque, en 1931, la marque Banania, déposée en 1914, est représentée à l'Exposition coloniale internationale de Paris avec son célèbre slogan : « *Y'a bon Banania !* » Le stéréotype raciste n'est plus le sauvage inquiétant : c'est un Noir souriant au petit nom ridicule, qui parle « petit-nègre », un grand enfant sympathique flattant le paternalisme associé au colonialisme « réussi ». Le pendant, en quelque sorte, des très américains Uncle Ben's et Aunt Jemima.

Car les Etats-Unis, eux aussi, ont à l'époque des « bons Noirs » sur leurs emballages alimentaires. Visage accueillant sur boîte orangée, Uncle Ben's y est la marque de riz la plus vendue de 1950 aux années 1990. Et Aunt Jemima, marque de farine instantanée rachetée par

l'entreprise agroalimentaire Quaker Oats en 1926, n'aurait sans doute pas connu une telle célébrité sans le grand sourire de la cuisinière noire figurant sur les paquets.

« Faire oublier la violence de la colonisation »

Pour Myriam Cottias, *« ces représentations d'un Sud nostalgique des Etats-Unis procèdent de la même relation paternaliste que la marque Banania. Les personnes que l'on voit sont dominées, mais elles sourient. Et, perversité suprême, elles appartiennent à la famille. Elles la nourrissent même, avec du chocolat, du riz ou de la farine à crêpes. Tout cela pour faire oublier la violence de la colonisation et de l'esclavage. Pour transmettre l'idée qu'elle est finalement acceptable. La preuve : ces personnes sourient et sont heureuses. »*

C'est dans ce contexte – celui d'un imaginaire postcolonial dont on a en France, aujourd'hui encore, beaucoup de mal à se défaire – qu'il faut replacer les mots « convenable » et « affectueux ». *« Il y a dans la relation coloniale de la condescendance, du mépris, de la supériorité, mais aussi de l'affectif, c'est vrai »*, confirme Myriam Cottias.

Comme il est exact que l'injure raciste « bamboula » est moins agressive que d'autres. Notamment celles qui visent les Arabes, particulièrement dépréciatives. *« Après la guerre d'Algérie et ses violences, la proclamation de l'indépendance et la vague d'immigration maghrébine qui s'ensuit, plusieurs mots familiers introduits dans la langue française prennent à leur égard une couleur insultante, voire raciste, précise la linguiste Marie Treps. Ainsi "bicot", qui génère "bic" ou "bique", dénomination familière de la chèvre : des mots qui animalisent les Arabes, alourdissant ainsi leur charge raciste. »*

« Maligne comme un singe »

Cette animalisation n'est pas réservée aux Maghrébins. En octobre 2013 – en pleine Manif pour tous –, Anne-Sophie Leclère, ex-tête de liste FN aux élections législatives de 2012 dans les Ardennes, avait publié sur sa page Facebook une photo de singe et une de Christiane Taubira, alors ministre de la justice, assorties des légendes « à 18 mois » et « maintenant » (Anne-Sophie Leclère a été condamnée en appel à 3 000 euros d'amende avec sursis). Quelques semaines plus tard, l'hebdomadaire d'extrême droite *Minute* présentait en couverture une photo de la garde des sceaux accolée au titre « *Maligne comme un singe, Taubira retrouve la banane* » (il a été condamné en appel à 10 000 euros d'amende).

Cette association entre les Africains et les animaux apparaît dans l'imaginaire raciste vers la fin du XVIII^e siècle et s'affirme au siècle suivant, avec les théories de la classification raciale : la race supérieure aux autres, c'est la race blanche ; la plus sauvage, donc la plus animale, c'est la race noire. Si l'on ajoute que le singe est l'animal le plus proche de l'homme, le tour est joué. Pour Fabrice Olivet, historien de formation et auteur de *La Question métisse* (Mille et une nuits, 2011), *« c'est avec les Noirs que l'on peut regarder la Bête au fond des yeux. Là, pas de faux-fuyants, pas de périphrase, c'est l'animalité la plus pure qui est convoquée »*.

Le 10 février, Christiane Taubira a dénoncé avec force l'idée selon laquelle l'insulte « bamboula » était « à peu près convenable ». *« On casse d'abord du bamboula puis du bougnoul puis du jeune puis du travailleur puis du tout-venant »*, a-t-elle posté sur Twitter.

« Ce qu'il y a de grave dans cette histoire, renchérit la linguiste Marie Treps, c'est que l'être humain disparaît derrière sa caricature. Ce ne sont pas des Sénégalais qu'on envoie au front en 1914, ce sont des "bamboulas". Ce ne sont pas des juifs que l'on rafle pendant la guerre suivante : ce sont des "youpins". A partir du moment où la caricature passe par les mots, elle cache l'horreur de la chose. L'euphémisme excuse la tuerie. »